

Ma colère

par Pascal DÉCAILLET, journaliste, Genève

Face à cette guerre, face à cette Amérique-là, face à tous les puissants de la finance mondiale, face à cette fausse Jérusalem, trop céleste pour être vraie, qu'on appelle New York, face aux marionnettistes des complexes militaro-pétroliers qui manipulent le politique et se contrefoutent de la citoyenneté, face au G8 et à tout ce qu'il incarne, face aux bombes à fragmentation qui tuent les enfants irakiens, et les mères qui les portent, face aux semeurs d'apocalypse au pays de la Genèse, je dirai d'abord ma profonde colère.

Colère noire. *Dies irae*. Ne venez pas aujourd'hui me parler d'experts, de consultants militaires, de regards prétendument neutres qui vous expliquent en toute tranquillité, devant une carte de l'Irak vu du ciel, pourquoi il faut attaquer à droite ou à gauche. Leur regard, leur point de vue, déjà parce que venant d'en haut, est celui de l'agresseur. Il est celui du pilote de B-52. Comme si l'immense majorité de ces «experts» n'étaient pas des officiers supérieurs coulés au moule de la pensée stratégique américaine. Comme si la plupart d'entre eux n'avaient pas passé plusieurs années de stage Outre-Atlantique. Ils ne sont pas les aînés de nos pensées : ils sont, au sens militaire, les «cadets» de l'Amérique.

La première trahison, dans toute cette affaire, est donc bien celle des «clercs», pour reprendre le titre du si remarquable ouvrage laissé en témoignage, en forme de cri, par l'ancien dreyfusard Julien Benda en 1927.

La question irakienne, c'est comme le G8. Il faudrait accepter des faits accomplis. D'un côté, l'invasion sauvage d'un pays, unilatéralement décidée et programmée de longue date par les pires faucons de Washington. De la même manière, la prochaine réunion, début juin à Evian, de cette étrange instance ploutocratique et autoproclamée qui n'aurait, au fond, d'autre légitimité que l'étalage, face au monde, de sa propre richesse.

Il fut un temps où les forces de l'Argent avaient au moins la décence de raser les murs, d'afficher le regard contrit du notaire qui se rend au bordel. Aujourd'hui, le veau d'or s'expose en pleine lumière. Et nous devrions, nous, habitants de Genève, Lausanne, Evian ou Saint-Gingolph, tomber en genuflexion devant les mille soleils de ses reflets étincelants. Laisser accueillir les va-t-en-guerre George Bush et Tony Blair comme de parfaits gentlemen, alors que leur place est peut-être devant le Tribunal de La Haye. A cette obédience complice et coupable, je dis non.

La sagesse des cadets

J'aurai bientôt 45 ans et, de ma vie, n'ai jamais mis les pieds dans une manifestation de rue. Celles que j'ai aperçues, dans mon enfance, aux alentours de Mai 68, avec ces cris de haine contre un homme (de Gaulle) qui avait libéré son pays,

donné le droit de vote aux femmes et l'indépendance à l'Algérie, réconcilié la France avec l'Allemagne (à dix ans, instinctivement, je le reconnaissais comme tel), sonnaient tellement faux qu'elles m'auront brouillé, pendant plus d'un tiers de siècle, avec les huées fébriles et éruptives de la rue. Oui, à dix ans, je prenais, contre mes aînés, la mesure du génie historique de l'homme qu'ils combattaient. S'en est suivi, pour moi, un très long combat, à la fois contre les libertaires et contre les libéraux, les uns et les autres cassant, à mes yeux, par individualisme exacerbé, le tissu de solidarité sociale entre les humains.

45 ans sans manif, donc, et là, je sens approcher le moment où, pour moi, tout va basculer. Cette nouvelle jeunesse, ces collégiens de quinze ans qui ont dit non à la guerre en Irak, et diront non demain au G8, me touchent infiniment. Là où les soixante-huitards, ces nantis des trente glorieuses, voulaient briser le réseau social, comme un enfant gâté casse une figurine de porcelaine, voilà poindre une nouvelle génération qui, précisément, descend dans les rues pour réinventer, face au désordre libéral, un pacte républicain.

«On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans», écrivait Rimbaud, lui qui, à cet âge-là, avait déjà jeté sur le papier l'essentiel de ses fulgurances, ayant passé son enfance à remporter les premiers prix de vers latins. Peut-être, au fond et à l'inverse, n'est-on jamais aussi sérieux qu'à cet âge-là, peut-être l'état «d'adulte» n'est-il qu'une pétrification crétacée de nos illusions perdues, comme une acceptation complice de notre propre œuvre de mort, en chemin.

Contre l'occupation de l'Irak, contre la pâmoison de nos édiles devant les futurs hôtes d'Evian, il faudrait, en plus des foules, la sainte colère d'un Léon Bloy, lui l'Imprécauteur, le mystique anti-capitaliste, l'enragé fulminant dans sa chambre, lui le Pèlerin de La Salette, le parrain de Jacques et Raïssa Maritain, le plus grand pamphlé-

taire de sa génération. L'ébullition de ses malédictions jetées aux puissants nous manque infiniment. Bloy, le chrétien, le catholique vomisseur de tièdes qui, de sa vie, n'a jamais décollé. Contre les experts, les consultants, les analystes financiers, les bellicistes en col blanc, les atlantistes alizéens, comme auraient été sublimes, de nos jours, la puissance de son fiel, l'incandescence de son verbe.

«Ignis ardens», lancerait-il aujourd'hui, reprenant la prophétie de Malachie, lui qui n'était que feu et lumière. Bloy, l'homme des pauvres et des exclus, le vieux fou ennemi du progrès, adversaire de la Tour Eiffel, la «Babel de fer», lui qui avait eu cette phrase : «Quand je veux savoir les dernières nouvelles, je lis saint Paul.»

Contre l'occupation de l'Irak, contre la mainmise américaine sur le monde arabe, l'arrogance du G8, la sacralisation du libéralisme économique comme étant, nous dit-on, le seul modèle viable, je laisserai mes cadets brandir pancartes et banderoles dans les rues (en attendant, un jour, de les rejoindre). Et me contenterai, pour l'heure, de m'associer à eux par la résurgence de quelques références qui m'habitent et me poursuivent depuis des années.

Des grandes voix

Il y a d'abord le catholicisme social. Le legs de l'un de nos plus grands papes, Léon XIII (n'en déplaise, cette fois, à Bloy, qui ne l'aimait guère et lui préférait son successeur saint Pie X), cette extraordinaire tentative, dans *Rerum Novarum* (1891) de concilier les idéaux chrétiens, et notamment le primat du spirituel, avec les principes républicains. Première reconnaissance au fond, un siècle après, de l'acquis d'une Révolution française qui, elle, ne s'était pas montrée tendre avec le clergé. Opposition féroce, déjà, au capitalisme sauvage, aussi féroce, si ce n'est davantage, que certains modèles

marxistes et matérialistes de l'époque. Mais refus de la guerre des classes, infini souci de protéger la cellule familiale, pour des raisons théologiques que tout chrétien comprendra aisément.

Et puis, aujourd'hui, il y a, tout simplement, Jean Paul II. Le plus grand ennemi de la guerre en Irak, du néo-colonialisme militaro-industriel, de l'humiliation des peuples, de la famine des enfants irakiens suite à une décennie d'embargo, du massacre des Innocents sous les bombes, du dollar roi, de la peine de mort, de l'atteinte à la vie humaine, c'est lui. De la même manière (et c'est, au fond, le même combat), le plus grand ennemi du libéralisme sauvage, de la terreur que font régner les actionnaires sur les entreprises, de la déréglementation des rapports contractuels, c'est lui. Hormis cette grande voix, d'autant plus poignante qu'elle est faiblissante, hormis ce vieillard fragile accroché à son crucifix, j'ai peine à discerner, chez les grands de la planète, du moins depuis la mort de Dom Helder Camara, la moindre parole, aujourd'hui, capable de magnétiser nos adhésions.

Les ados qui manifestent dans nos rues, contre la guerre en Irak ou contre le G8, ne connaissent sans doute ni Léon XIII, ni Bloy, sans parler de Péguy, Maritain, Journet, Mounier. Ni trop bien la Révolution française, ni Guizot, Jules Ferry, Simone Weil, Mendès France, Willy Brandt. Ils



Juste colère.

payent en cela un lourd tribut à la génération de leurs parents, celle de Mai 68, qui, sous prétexte de faire «table rase» du passé, a fini par casser (sans retour ?) la vieille courroie de transmission des valeurs et des connaissances qui liait parents et enfants. On en voit le résultat dans la situation de l'Ecole aujourd'hui. A tuer toutes les figures exemplaires, à chasser tous les anges tutélaires, on finit par léguer à ses enfants un ciel bien triste, bien vide.

Et pourtant, je crois déceler dans les manifestants d'aujourd'hui une forme d'appel spirituel et de volonté d'organiser autrement la vie sociale, qui contraste cruellement avec les deux décennies de culte de l'argent facile que nous venons de traverser. Là où les soixante-huitards voulaient, par un mélange de fièvre libertine et de révolte de cancre contre toute représentation de l'autorité, installer la récréation permanente, les manifestants anti-Bush et anti-G8 appellent, eux, à la re-création d'un lien social particulièrement malmené par les charrettes de licenciements, les profits honteux de certains rapaces du patronat, les ravages de l'ultra-libéralisme sur nos vieilles sociétés européennes.

Il y a, dans leur colère, un projet, une ambition, un regard vers l'avenir, une volonté d'organiser les échanges mondiaux autrement que par la rapine, sans cesse recommencée, du Sud par le Nord. Il y a aussi une attention à la survie de la planète qui n'avait même pas seulement effleuré la génération 68.

Sursaut de la Suisse

La colère. C'est ce que nous devons garder au cœur, sans faiblir, au moment où l'Irak se transforme en protectorat américain et où, peut-être, les appétits bellicistes des faucons vont se porter sur l'Iran ou la Syrie. Colère devant la mort, et avant tout celle, insupportable, des enfants, devant ces milliers de destins brisés, alors que les solutions politiques n'étaient pas épuisées. Colère devant l'humiliation d'un monde arabe qui nous est matriciel, comme seul peut l'être le pays d'Abraham et de l'écriture inventée, et m'apparaît comme beaucoup plus proche de nos valeurs que la froideur matérialiste des boursicoteurs new-yorkais. Colère devant l'accueil programmé de MM. Bush et Blair à Evian, devant les ronds de jambe que s'approprient

à leur faire nos autorités. Colère quand j'entends certains de nos politiques proclamer, au premier jour de l'agression, que «les Américains sont nos amis».

Pour qui parlent-ils ? Pour le peuple suisse ou pour la petite clique d'encravatés abonnés à la navette aérienne entre la Bahnhofstrasse et les casinos spéculateurs de Manhattan ? En ces jours de deuil et d'empathie avec tous ceux qui souffrent, qu'ils soient peuple d'Irak ou combattants américains ou britanniques, blessés ou tués au combat, je n'aurai pas la sagesse de recommander la seule prière. Je recommande la colère.

Il y aurait pourtant, pour la Suisse, une occasion extraordinaire de faire entendre sa voix dans le concert des nations : dire non au G8. Faire savoir à nos amis français que cette réunion n'est pas opportune, qu'elle est dangereuse. Que certains de ses hôtes, l'Américain et le Britannique, fauteurs de guerre et impérialistes sans âme, ne sont pas les bienvenus sur nos rivages. Que la mobilisation de milliers de policiers pour protéger un club de riches, du reste clairement libellé comme tel, ne fait pas partie de nos priorités.

Il y aurait là, bien sûr, rupture avec une certaine image de la Suisse, cette image de pragmatisme économique et de Realpolitik nauséabonde qui nous colle à la peau depuis des décennies. Image, précisément, que notre nouvelle ministre des Affaires étrangères est en train, à bon escient, de remettre sérieusement en question. Rompre avec la défense de notre complexe militaro-industriel, avec la Suisse des colonels et les banquiers. Si c'est pour retrouver les grands accents de 1848, cette époque où notre pays accueillait les exilés politiques de l'Europe, réinventait l'espace citoyen, s'ouvrait au monde. L'enjeu, à coup sûr, en vaut la chandelle. Et notre divine colère aura servi à quelque chose.

P. D.